

41



GAËTAN
ROUSSEL

Dire au revoir



couché en m'apercevant qu'en français, dans « au revoir », il y a « revoir ». Je me suis endormi effrayé à l'idée de devoir tous les revoir.

4

Le cimetière

Il fallait tous les déplacer. Tous.

Le cimetière prenait l'eau. Ou l'eau prenait le cimetière. La famille Durand, la famille Fériaux, la famille Douchez et la famille Mayeux, ma famille. Quatre familles, sur quatre générations, prenaient l'eau.

Il fallait tous les déplacer. Tous.

L'eau risquait d'endommager les cercueils. J'ai dix ans et papa me demande de participer à ce grand déménagement. Nous sommes chargés des cercueils du caveau de notre famille. Sept résidents.

Ernest, mon grand-père,
Henriette, mon arrière-grand-mère,
Fernand, mon arrière-grand-père,
Colette, mon arrière-arrière-grand-mère,

29

Alphonse, mon arrière-arrière-grand-père,
Léonie, mon arrière-arrière-arrière-grand-
mère,
Andrea, mon arrière-arrière-arrière-grand-
père.

Moi, le cimetière, je le connais bien. Il est à l'entrée du village. À gauche en arrivant, à droite en repartant. Il est tout en largeur. Une fois la grille passée, on peut avoir l'impression d'être face à une rangée de tombes. Tout le monde à flanc de falaise. Tout le monde en front de mer. Tout le monde avec vue sur la mer. Au sol, un peu de gravier gris. Chaque petit gravier est unique, comme chaque résident du lieu. Mes camarades et moi nous y allons tous les soirs d'été que nous proposons les vacances. Pour avoir peur. Nous regardons des films qui font peur, des films d'horreur, et nous y allons. Pas un mot ne doit être prononcé. Pas une lumière ne doit scintiller. Le premier qui déroge à cette règle a perdu. J'ai crié une fois. Toutes les autres fois, j'ai perdu et allumé ma torche. Autant vous dire que je ne suis pas le phénix des hôtes de ce bois.

Nous sommes en 1972. Il est tard. J'ai sommeil. Demain je serai différent.

Au petit matin du grand jour, papa vient me réveiller. Très tôt. Ce n'est pas l'été. Il ne fera pas sombre. Aurons-nous le droit de crier ? Le petit déjeuner se fait en famille, dans la cuisine. Ma grand-mère, qui réside encore chez les vivants, sert le café. Papa boit le café. Moi je bois du Benco. Ma grand-mère collectionne tous les pots de Benco vides. Ils trônent, telle une frise romaine, tout autour de la cuisine. Mamie vit seule. Son mari au cimetière. Mamie s'était faite à l'idée de rejoindre son mari au fond à gauche de la deuxième allée de gauche. Mais papi déménage.

Ce matin-là, mamie nous raconte le jour de l'enterrement de son père, mon arrière-grand-père. Elle nous raconte les au revoir. Fernand adorait les roses blanches. Alors tout le monde avait lancé une rose blanche. C'est mamie qui les avait achetées. Un enterrement en noir et blanc. Elle nous rappelle aussi le jour où nous avons dit au revoir à grand-père, son mari. Il est parti tout jeune. Soixante-deux ans à peine. Tout juste le temps de me montrer comment attraper les pigeons dans le pigeonnier au fond du jardin qu'il a fallu l'enterrer à l'entrée du cimetière. Et voilà qu'il faut

aller le réveiller. Il faudra lui dire bonjour. Sans qu'il puisse nous répondre... Et il faudra lui dire de nouveau au revoir. Sans le voir. À nouveau pour elle, à nouveau pour papa. Nouveau pour moi. Dois-je le voir comme une chance ? Une chance ? Je ne sais pas vraiment pourquoi cette idée me vient. Peut-être pour passer un peu de temps avec lui. Ou peut être que ce sentiment ne concerne que moi. Pas d'expérience en la matière. Pas de matière pour parler de cette expérience. Quand cette idée me traverse l'esprit, elle me gêne. Je n'ose pas en parler.

J'ose pourtant parler de tout avec Papa. Papa aime discuter. J'aime discuter. Alors papa et moi nous discutons. Football. Cyclisme. Lecture. Cette année, papa a encore râlé contre Poulidor. « Il est incapable de prendre sur lui. In-ca-pa-ble !!! Alors il suit, il suit. Et l'autre gagne. » Un éternel amour à un éternel deuxième. Papa est attendri. Mais papa est contrarié.

Papa aime le cadre. Maman a le cadrage fragile, le « dommage » facile. Mais papa aime que l'on se déplace dans ce cadre. Je crois que maman s'éloigne. Les grands s'éloignent en silence, peu dans le bruit.

L'amour est-il comme une pièce ? À partir du moment où l'on ne s'installe pas au même endroit, la perspective change.

Qu'avons-nous en nous de notre histoire ? Qu'avons-nous en nous de notre préhistoire ? « On dirait son grand-père. » « Il parle comme tante Anna. » Ma grand-mère nous a donné une photo de chacun des membres de la famille que nous allons rencontrer aujourd'hui. Je ressemble à maman. Papa ressemble à Ernest. Ernest ressemble à Henriette. Henriette ressemble à Colette. Colette ressemble à Andrea. Et je ressemble aussi un peu à Andrea. Vrai.

Nous retrouvons deux de mes oncles et un de mes cousins devant le cimetière. Comme nous, pour une raison similaire à la nôtre, d'autres familles se retrouvent devant le cimetière. Chacun de nous salue chacun de nous. Nous ne sommes pas proches. Juste de la même famille. Est-ce que cela rapproche ? Peut-être. Peut-être pas. Ce matin, nous sommes proches. Très proches. Tout proches. Très tout, rien de plus quand sonnent les cloches. Luc, mon cousin, et moi connaissons bien le cimetière. Luc participe aux promenades nocturnes durant les vacances. Il ne crie

jamais. N'allume jamais sa torche. Luc n'a pas peur dans le noir. Mais ce matin, Luc semble inquiet. Au grand jour, le cimetière crépite. Il bout. Luc tremble et m'apparaît comme tout petit. Luc ressemble à ce moment précis à Scott Carey, le grand héros du film *L'Homme qui rétrécit*. J'aime beaucoup ce film. Nous l'avons regardé cet été. Scott Carey perd du poids. Scott Carey perd en taille. Scott Carey perd sa femme. Scott Carey perd et nous perdons Scott Carey. À la fin du film, Scott Carey part à la rencontre de l'infiniment petit. Où est Scott ? Est-il encore en vie ? Le film ne nous le dit pas. Mais où se trouvent donc toutes les réponses ?

Nous avons pénétré dans le cimetière peu avant 8 heures. Si le vent saisit nos visages, et nos peaux, le moment glace nos adages, ces déplacements au rythme si lent, et nos os.

Ernest était sans doute grand, très grand.

Andrea aimait peut-être les livres.

Henriette en pinçait peut-être pour le facteur.

Fernand avait sans doute toutes ses dents.

Colette mangeait peut-être trop de viande.

Léonie sans doute aussi.

Si depuis longtemps chaque nuit enveloppe nos ancêtres, aujourd'hui nous propose de les couvrir de sans doute, de peut-être. Ce n'est pas un mouvement naturel.

Voilà la manière dont papa a décidé d'aborder les premières minutes de ce déménagement si singulier. Papa ouvre la marche et dit n'importe quoi. Papa ouvre la bouche mais cela ne marche pas. Ou du moins pas dans un premier temps. Ses petites phrases lancées au hasard ne croisent d'abord que le vide. Personne n'écoute à part moi. Il lance des : « Le prochain qui m'appelle pour déménager risque fort d'être déçu par ma réponse », ou encore : « Je mets cinquante ans à faire dix mètres, qui suis-je ? ». Ce n'est pas rare que papa aborde les situations délicates par l'humour. C'est son armure à lui. Qu'il souhaite la plupart du temps me faire partager. M'en faire profiter. Papa me protège. Papa est mon armure. Aujourd'hui plus que jamais.

Les petites phrases de papa commencent à faire leur effet. Elles contiennent un peu moins de vide, un peu plus de notre histoire. Par quel bout commencer ? Tout le monde semble se le demander. Papa

prend les commandes. Papa commande. Ainsi se met en place le déplacement. Les cordes nous aident à sortir les cercueils. Puis les cordes sont abandonnées et les mains prennent le relais. Deux mains par angles de cercueils. Le cimetière ressemble à une ville. Le rythme s'organise, les priorités se mettent en place. Le cimetière est en vie. Il bouge. Fourmille. Les allées et venues s'installent. Vus du ciel, nous devons ressembler à de tout petits points qui déplacent de tout petits traits. Quatre points pour un trait.

Mais qui nous regarde ?

Ma grand-mère me dit toujours que grand-père nous voit de là-haut. Mais grand-père est en bas. Il est juste là. Nous le déplaçons, de quelques mètres. Se voir d'en haut - être déplacé en bas. Dire, en bas, au revoir à quelqu'un qui vous observe d'en haut. Grand-mère, ça cloche. Par quel bout prendre ces au revoir ? Par le haut ? Par le bas ? Et tout le monde qui s'affaire, de droite à gauche et de gauche à droite. C'est par où les au revoir ?

Toute la journée, je n'ai pas arrêté de regarder les cercueils, les caveaux. Et dans le même

temps, je n'ai cessé de regarder le ciel. De marcher, porter, poser, marcher, porter, tourner à gauche, passer à droite, monter, descendre, soulever... je n'ai cessé de la journée.

Il fallait tous les déplacer. Tous.

Ce moment ne me quittera jamais. Ce moment m'élève encore.

J'ai dit au revoir debout, par tous les bouts.